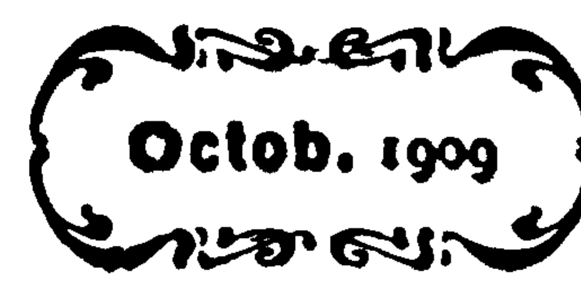
N° 46 — 4° ANNÉE
Prix du Numéro : 30 Centimes

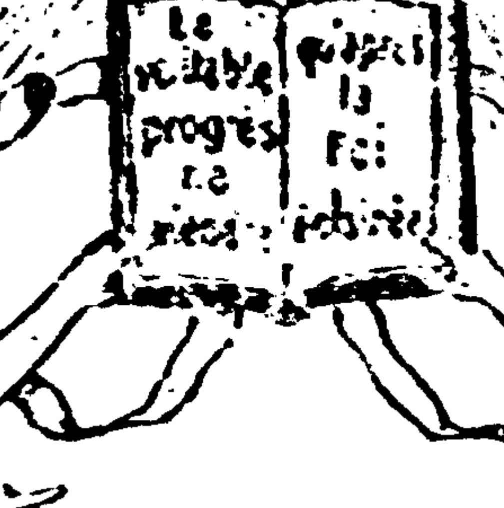


Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS



FOI — SCIENCE

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Utilité et Importance de la Prière

SES EFFETS

La prière forme l'union de la pensée qui aide et console ; car les aspirations de l'âme vers Dieu et ses missionnaires sur la terre élèvent vers l'Infini l'esprit qui se dématérialise graduellement en se rapprochant des régions éthérées. Il sort, en effet, de chaque invocation des vibrations qui traversent l'espace comme une onde sonore, se répercutant vers l'Infini et les esprits invoqués.

Ces fluides subtils et translucides nous apportent la sérénité, le calme, la paix et le bonheur, échos des régions esthétiques des mondes supérieurs. Ces rayons lumineux éclairent notre intelligence et fortifient nos bons désirs.

C'est de cette flamme pure et féconde que nous arrivent la foi, la charité et la douce espérance. Nos bonnes pensées et nos actions charitables forment une chaîne d'or qui nous rallie à l'Infini. Elles resteront attachées à nous comme un vêtement éblouissant et impérissable, jusqu'à ce que ce vêtement de boue et de misère, qui nous enveloppe sur la terre, tombe à la mort et devienne de la poussière.

L'homme qui tient à marcher vaillamment dans la voie de l'harmonie, qui unit l'humanité à la Divinité et aux mondes supérieurs, doit souvent élever son âme, par la prière, vers le principe souverain de toutes choses.

La prière constituant la vision lointaine des rayonnements infinis des mondes supérieurs, contient l'expression la plus sublime des pensées d'amour universel et de reconnaissance envers Dieu et ses missionnaires de l'humanité terrestre ; elle est surtout la source d'où s'échappent les plus purs parfums de l'âme et le baume le plus suave des cœurs affligés. Elle est la synthèse de l'amour

divin ; elle rallie toutes les humanités et fait jaillir sur les âmes épurées un torrent de faveurs ineffables, car elle est le soleil levant de la fraternité universelle et l'aurore entrevue et pressentie du véritable bonheur. Dans ses élans d'amour, elle forme le langage de la pensée qui unit nos aspirations à celles des régions translucides d'où émane la lumière éternelle, qui est destinée à nous éclairer sur la voie de la vie et de la vérité. Dans son éloquent plaidoyer, et sous l'impression de nos cœurs attendris par les visions célestes qui nous captivent, nous goûtons un bonheur qui nous fait pressentir celui qui sera notre partage dans les mondes supérieurs.

La prière stimule, en outre, la ferveur et les sympathies de nos sentiments et de nos cœurs envers nos frères malheureux ; car elle affermit notre courage, allège nos maux et apaise les soupirs qui s'exhalent de nos cœurs, dans les heures sombres de la vie. Dans sa puissance, elle domine toutes les préoccupations de la pensée et toutes les entraves aux bonnes inspirations divines ; elle constitue un moyen certain de mêler nos voix aux concerts célestes, et nous donne des forces pour nous joindre, par nos aspirations, aux mondes supérieurs. C'est le rêve enchanteur réalisé et la certitude de l'accession de l'âme vers les mondes éthérés.

Il est certain que les plus belles inspirations de l'âme se traduisent par la prière, parce qu'elle est le langage unique qui puisse nous unir à Dieu et aux mondes supérieurs : elle est le parfum de l'âme et l'encens du cœur ; elle est, en un mot, la voix sainte qui obtient des esprits supérieurs la protection qui nous est nécessaire.

Quel est celui d'ailleurs qui, dans ses jours d'amertume de la vie, n'a pas senti le besoin de s'adresser à l'Etre Suprême et aux messagers supérieurs de l'Infini ? Ah ! alors, dans un élan de sa pensée vers Dieu, il a trouvé l'espérance consolatrice et les suaves visions du bonheur à venir.

L'utilité de la prière forme un baume du cœur qui ne peut être rationnellement contestée. L'utilité et la puissance de la prière constituent des vérités indéniables, qui s'affirment par leurs effets.

Comprenant la puissance de la pensée, on ne peut méconnaître celle de la prière qui en est un écho et une émanation.

La prière ne doit pas être considérée comme une vulgaire sollicitation de faveurs terrestres, mais comme un acte d'adoration, d'humilité et de soumission à la volonté de Dieu.

Ceux qui refusent de croire à l'efficacité et à la puissance de la prière se méprennent sur son essence éthérée et sur la grandeur et la sublimité qui lui servent de base et de fondement.

Les sceptiques qui nient ou doutent de l'utilité, de l'efficacité et des beautés de la prière sont des aveugles qui méconnaissent la vision lointaine de son rayonnement vers les mondes supérieurs; car elle est l'expression la plus élevée de la pensée, qui nous rattache à Dieu et à l'harmonie universelle.

La prière étant le point de ralliement de l'humanité à Dieu et aux esprits supérieurs, forme le soleil levant de la fraternité universelle.

Dans cette pensée, écho du monde infini, on voit qu'elle est la messagère qui porte sur ses ailes diaphanes nos aspirations et nos espérances vers le Tout-Puissant, centre de tout ce qui existe dans le monde universel, elle est d'ailleurs le seul langage qui puisse traduire les élans du cœur et les aspirations de la pensée vers les régions éthérées; car, non seulement la prière élève l'âme vers l'Infini, mais encore elle l'unit au monde des esprits supérieurs, missionnaires de Dieu, près de l'humanité terrestre.

La prière, reposant sur la transmission fluidique de la pensée, ne peut être interceptée.

Et puis, le besoin de prier est tellement réel, que l'homme ressent instinctivement le besoin de se rallier aux mondes supérieurs par la prière.

L'utilité et la puissance de la prière est si grande que ceux des invisibles qui souffrent réclament avec instance des prières pour l'allégement de leurs peines

L'efficacité de la prière est tellement affirmée qu'il résulte de nombreuses expériences qu'elle peut être employée utilement pour la guérison des maladies.

Aussi, la plupart des peuples admettent la prière dans une foule de cas. Elle constitue donc un besoin universel, indépendant des sectes, des religions et des croyances. L'âme affligée se sent plus forte après la prière ; elle se sent consolée, après ces élans du cœur vers son Créateur.

La prière est à l'égard de nos frères qui nous ont devancés dans le monde invisible une identification de pensées et un témoignage de sympathie, qui ne peuvent être oubliés. Repousser la prière, ce serait donc méconnaître la solidarité fraternelle entre les deux mondes.

Le spiritisme affirme l'utilité et la puissance de la prière.

Cette belle et noble croyance donne à la prière toute l'importance qu'elle mérite ; car dans toutes les réunions spirites, la prière est reconnue comme prédisposant au recueillement.

On doit toutefois éviter de se borner à réciter des prières formulées des religions. Mais comme principe général, il importe que chacun prie en particulier comme bon lui semble et selon les inspirations de sa pensée.

Dieu voulant être adoré en esprit et en vérité aucune forme d'adoration n'est donc imposée à ceux qui prient.

Quelles que soient les diverses manières de prier, ces divergences ne peuvent amoindrir l'efficacité de la prière.

La forme de la prière est donc subordonnée au degré d'avancement intellectuel de chacun.

Un élan du cœur d'un esprit élevé, une simple invocation mentale parlant du cœur, peuvent résumer de longues prières.

Il appartient donc à chacun de prier mentalement ou verbalement selon ses facultés. Il importe toutefois de ne pas négliger la prière.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



LA MAGIE

II

> Il est certain qu'au fond de toutes ces croyances populaires que les prétendus savants taxent de chimères il y a des vérités cachées qu'il est bon d'exhumer en les débarrassant des extravagances dont on les enveloppe.
>
> J.-J.-A. Ricard.

L'emploi des procédés magiques, aux yeux de l'opinion, faisait, des devins, des hommes dangereux, leurs opérations ayant pour objet plutôt de nuire à un ennemi et de satisfaire une convoitise que d'opérer quelque bienfaisant miracle. De là les peines fréquemment édictées contre les magiciens. Auguste avait proscrit les poètes comme les astrologues; Tibère bannit de l'Italie tous ceux qui se livraient aux pratiques magiques; quatre mille personnes de race affranchie furent, pour ce fait, transportées dans l'ile de Sardaigne. Vitellius assigna aux astrologues une époque pour sortir de l'Italie. Ceux-ci répondirent par une affiche qui ordonnait insolemment au prince d'avoir à quitter la terre auparavant et, à la fin de l'année, Vitellius était mis à mort.

Faustine, épouse de l'empereur Marc-Aurèle, avait vu passer un gladiateur dont la beauté l'avait enflammée d'un amour criminel. Vainement elle combattit la passion dont elle était consumée. Elle finit par en faire l'aveu à son époux. On se décida à consulter les chaldéens. Ceux-ci étaient habiles dans l'art de composer des philtres propres à faire naître comme à faire passer les désirs amoureux. Ils répondirent qu'il fallait tuer le gladiateur et que Faustine devait ensuite se frotter avec le sang de sa victime.

Les premiers Israélites avaient, comme les autres peuples, leurs pratiques magiques et leurs opérations divinatoires; ils consultaient les sorts, expliquaient les songes et croyaient aux talismans.

Donnons-en quelques preuves :

Nous lisons dans la Genèse, chapitre XXX, verset 37 : « Mais Jacob prit des verges vertes de peuplier, de coudrier et de châtaignier et il en ôta les écorces. »

Verset 38 : « Et il mit les verges qu'il avait pelées au-devant des troupeaux, dans les auges et les abreuvoirs où les brebis venaient boire, et elles entraient en chaleur quand elles venaient boire. »

Genèse, ch. XX, verset 3 : « Mais Dieu, pendant la nuit, apparut en songe à Abimélec et lui dit : Voici, tu es mort à cause de la femme que tu as prise ; car elle a un mari. »

Dans Jérémie nous lisons, ch. XXIII, verset 25 : « J'ai ouï ce que les prophètes ont dit, en prophétisant le mensonge en mon nom et en disant : J'ai eu un songe, j'ai eu un songe. »

La législation mosaïque proscrivit ces superstitions.

Nous lisons en effet : « Ne vous détournez point après ceux qui ont l'esprit de Python, ici après les devins. »

Néanmoins, au retour de la captivité, les Hébreux rapportèrent dans leur patrie l'usage d'une foule de pratiques du même genre qu'ils avaient puisées à Babylone. Ils croyaient, comme les Egyptiens, que les démons appelés par leur nom étaient obligés d'obéir à l'ordre qui leur était donné ; ils supposaient que ces méchants génies peuvent revêtir des formes bestiales et effrayer l'homme par de hideuses apparitions ; enfin, ils peuplaient, ainsi que les Perses, l'univers d'anges et d'Esprits malfaisants.

Les Juifs désignèrent les principaux démons par les noms des dieux étrangers. Ainsi Béelzébuth était le dieu philistin ; Astaroth était la déesse lunaire de la Phénicie ; Lucifer (Vénus), était adoré comme une divinité par les assyriens.

Malgré leur foi en Jésus-Christ, les premiers chrétiens continuèrent de croire à la vertu des enchantements et des amulettes.

Saint Augustin dit que les démons sont attirés par certains signes, par l'emploi de diverses sortes de pierres, de bois, de charmes et de cérémonies.

Les chrétiens des premiers siècles supposaient qu'on peut évoquer les morts et que les démons ont la faculté de revêtir mille formes décevantes, de prendre la figure d'animaux, de spectres

ou de monstres. Sans doute ils repoussaient comme impie l'usage de la magie, mais ils n'en étaient pas moins convaincus de la réalité de ses effets.

Si nous pouvions, écrit Origène, expliquer la nature des noms efficaces dont se servent les sages de l'Egypte, les mages de la Perse, les brach'manes et les samanéens de l'Inde et ceux qu'emploient les autres nations, nous serions en état de prouver que la magie n'est pas une chose vaine comme Aristote et Epicure l'ont avancé, mais qu'elle est fondée sur des raisons connues, à la vérité, de peu de personnes.

On comprend avec quelle ardeur les empereurs qui avaient embrassé la foi nouvelle devaient poursuivre ceux qui persistaient à s'adonner à la magie.

Deux lois de Constantin de l'an 319 ont pour objet de défendre, sous les peines les plus sévères, l'art divinatoire et l'aruspicine privée.

Les *aruspices* étaient les ministres de la religion chez les Romains; ils étaient chargés de tirer des présages en observant les entrailles des victimes.

Ses successeurs en firent autant; c'est ainsi que petit à petit se détruisit le paganisme pour faire place au christianisme.

Il y avait encore chez quelques-uns de l'attachement aux anciennes pratiques, mais les formes se rapprochaient de plus en plus du nouveau culte.

En 692 les fêtes d'origine païenne furent complètement interdites par un concile, mais cette défense fut éludée.

Ce paganisme dont on proscrivait les derniers vestiges n'avait plus conscience de lui-même; ceux qui le pratiquaient ne se croyaient pas pour cela païens; ils mêlaient seulement, sans le savoir, de vieux rites à ceux qui les avaient remplacés.

Les temples étant abattus, les idoles renversées, la philosophie hellénique proscrite, le polythéisme officiel était détruit; mais la foi dans les dieux, réduits désormais à la condition de démons et dans la vertu des rites qui avaient jadis constitué leur culte, n'était pas en réalité déracinée. En Grèce, en Asie-Mineure, en

Italie elle perçait encore dans une foule de superstitions populaires et d'usages qui, pour échapper à la proscription, se couvraient d'une apparence de christianisme. Les fêtes par lesquelles on avait auparavant adoré les antiques divinités étaient transportées dans le culte des saints.

L'Italie, surtout l'Italie méridionale garde encore aujourd'hui, dans ses solennités religieuses, la trace du paganisme. Des processions ont au même lieu remplacé les théories qui se déroulaient en l'honneur des dieux dont les saints ont recueilli l'héritage. Le culte populaire de la madone à Naples procède de celui de Vesta et de Cérès.

La fameuse procession de la *Madonna dell' arco* dans laquelle les pèlerins reviennent en dansant la tarentelle, au son retentissant des instruments, où chacun orne son front de lierre, de fleurs et agite de véritables thyrses décorés de noisettes et de chapelets, où les dévots, livrés à une folle hilarité, sont montés sur des chariots garnis de feuillage est un reste des pompes champêtres par lesquelles on fêtait Cérès Libera et Bacchus ou Liber, son époux. Ces fêtes ne sont autre chose que les *bacchanales* des anciens Romains où les dendrophores ou thyrsophores portaient de jeunes arbres chargés de fruits et auxquels étaient suspendus des animaux.

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.



A. S. M. la Reine d'Italie

A PROPOS D'UNE BAGUE

Madame,

La municipalité Romaine a eu l'honneur d'offrir, à votre gracieuse majesté, à l'occasion de son anniversaire et en souvenir de sa noble et inoubliable conduite lors des désastres de Messine, une bague dénuée de beauté comme de valeur.

Cette bague, offrande anonyme de quelque humble femme, fut trouvée mêlée à 32,000 francs, dans un tronc placé sur une promenade par les étudiants de Stockholm au profit des sinistrés de Sicile et de Calabre.

Ce cadeau, ayant une si touchante origine, a certainement ému votre cœur, Madame, au point de faire jaillir de vos royales paupières des larmes de reconnaissance, de pitié et d'amour pour l'inconnue dont l'offrande fut tout un poëme.

Ce poëme, qu'avec votre permission, je crois avoir l'honneur de narrer à votre majesté j'aurais voulu l'écrire avec une plume dérobée à l'aile endiamantée d'un ange du Seigneur et trempée dans le sang d'un martyr. J'aurais voulu sécher ma ligne, tracée sur le plus pur velin, avec de la poussière d'étoiles et renfermer le tout dans une gaine tissée avec de l'or et des fils de la Vierge.

Hélas ! Madame, celui qui, confus, est à vos pieds est un humble. Un humble n'ayant pour tout bien que le contenu de son cœur. Ce modeste trésor d'amour pour l'humanité, il en fait respectueusement hommage à votre majesté comme celle qui, en tremblant, déposa dans le tronc son unique bijou, l'infime et anonyme anneau qui orne aujourd'hui votre royale main.

Cette femme, je la vois parcourant, affairée, la luxueuse promenade ou un tronc vient d'être déposé. La foule entoure cette urne où chacun va verser *« un peu du superflu et peut être aussi quelque peu du nécessaire. »*

Un bruit métallique se fait entendre. Ce sont les pièces d'or qui s'entrechoquent.

La femme vient d'arriver. Elle ne sait rien, car bien certainement, elle ne sait pas lire ; elle ne comprend rien à cette pancarte qui sollicite, au nom de la souffrance, des désespoirs et des larmes de la Sicile. Elle interroge timidement. Pour qui cet argent ? Et l'enfant auquel elle s'est adressée lui répond :

« Pour les petits orphelins de là bas, vous savez, là-bas à Messine !... »

A ces mots, si simplement prononcés, la questionneuse a pâli, une larme a jailli. Tout le cataclysme s'est déroulé. Elle a vu, les

maisons écroulées, les chaussées défoncées, les gouffres soudainement creusés ; elle a entendu les cris et les appels désespérés. Elle a vu, les corps raidis, les fronts ensanglantés, les membres arrachés. Elle a vu — oh ! ce spectacle ! — des mères affolées, courant au travers des décombres et serrant, contre leur sein sanglant, les têtes blondes et roses de leurs mignons bébés désormais sans pères et sans abris. Elle a vu le ciel noir, la mer démontée, et son cœur s'est glacé...

..... Et le bruit métallique se fait toujours entendre..... D'une main toute tremblante, la femme relève la pauvre robe de coton. Elle cherche dans la poche du jupon, le sou qu'elle veut offrir (car elle ne peut donner qu'un sou). Hélas ! un malheur est toujours suivi d'un autre malheur. Le sou n'est plus là.

Le vieux jupon rapiécé n'a qu'un trou, non encore découvert, et — ô calamité — ce trou est à la poche. C'est par ce trou que le sou s'est enfui privant, ainsi, la femme du plaisir d'être charitable. Désespérée, la pauvre ruinée s'enfuit honteuse, et de ses larmes, et de sa noire misère.

Deux cents mètres sont déjà entre le tronc et la femme quand, tout à coup, cette dernière s'arrête. Son cerveau bouillonne, mille pensées l'obsèdent. Elle sent comme une force qui l'oblige à se retourner. Elle regarde, là-bas, ces gens qui passent, s'arrêtent, fouillent leur gousset et donnent... et donnent encore.

N'y tenant plus, elle revient, le front bas, cherchant comment elle pourra satisfaire l'impérieux devoir d'aider, jusqu'au sublime sacrifice, ceux qui pleurent et qui souffrent.

C'est le printemps, les oiseaux chantent et la brise est très douce. Le châle d'hiver devient momentanément inutile, si on le vendait ?

Le vendre ! ce seul mot remet en mémoire une autre phase de misère et le refus, déjà formulé par la brocanteuse, d'acheter pareille loque... Oh ! cette impuissance d'une âme qui veut, en face de l'inexorable destinée qui refuse obstinément ! cette impuissance, Madame, vous ne la connaissez pas. Votre majesté n'a qu'à vouloir et, sous ses pas, les roses s'épanouissent.

Les roses ! c'est-à-dire, le bonheur. Mais, les épines de ces roses

à qui échoient-elles? Aux humbles, aux déshérités de la vie, au peuple, qui ne sait que peiner, pleurer, souffrir, et puis mourir !... Pleurer, c'est ce que fit notre sublime pauvresse. Elle le regarde encore, ce tronc qui sonne toujours, ce bruit de pièces d'or lui glace le sang.

Mais la nuit vient. Elle a froid, elle grelotte. Sa pauvre tête s'égare, ses oreilles tintent, ses tempes battent, elle se sent chanceler..... Non, pas là, on pourrait deviner. Les pauvres, Madame, comme les riches, plus encore qu'eux parfois, ont leurs susceptibilités, leur dignité, leur pudeur. Elle part, titubant presque. Elle va, marchant en automate, l'esprit à Messine et le cœur près du tronc qui retourne.....

La pauvre tête lui fait bien mal, elle y porte la main. Soudain un éclair a jailli. Sous la lumière d'un lampadaire elle a vu, à son doigt, briller un anneau minuscule dernier souvenir d'une mère qui n'est plus.

Ciel ! je suis sauvée. Je puis donner, moi aussi, pour les petits sans famille ; on la vendra cette bague, ce sera encore.... quelques sous pour les pauvres affamés. Et la femme, subitement soulagée, rayonnante et légère, revient d'un pas rapide vers l'urne que la nuit couvre de son ombre mystérieuse. La voilà, à nouveau, face à face avec ce tronc qui a cessé de résonner. On passe sans le voir, sans voir non plus la femme, retirer lentement son anneau, le porter à ses lèvres et, solennellement, le glisser dans l'ouverture béante. Un léger bruit a retenti presque aussitôt couvert par le brouhaha de la foule riante et heureuse..... Et ce fut tout.

J'ai dit : personne ne vit la femme glisser son pauvre anneau dans le tronc, déjà riche, sollicitant sur l'opulente promenade. Je me suis trompé, majesté, quelqu'un était là.

Il s'appelait Jésus. Son vêtement était aussi rayonnant que la couronne d'épines qui auréolait son front plein de sérénité. Il souriait.

L'irradiante lumière qui l'enveloppait alla jusqu'à l'infime pauvresse qui, sans comprendre, entendit résonner à son oreille ces prophétiques paroles : « En vérité, je te le dis ; tu as plus donné

que tous ceux qui ont mis dans le trésor car tous ont donné de leur abondance mais toi, tu as donné de ton indigence, tout ce que tu avais, tout ce qui te restait. »

Que puis-je ajouter aux paroles divines de cet admirable et sublime témoin?

Rien autre chose que deux prières, humblement adressées à votre Royale Majesté.

Que cet anneau, d'un prix inestimable, demeure à votre doigt, Madame, jusqu'au jour ou le Très Haut vous rappellera, pour vous accorder la récompense justement due à votre dévouement et votre abnégation en face de la souffrance, et déposer sur votre front toujours royal, une couronne scintillante de l'éclat incomparable des larmes de reconnaissance et d'admiration que votre charité fit verser aux femmes de Calabre et de Sicile.

Qu'après votre départ pour le céleste séjour, cette bague soit déposée. comme une relique, dans un musée et mise en place d honneur pour rappeler aux foules, et la terrifiante catastrophe, et votre sublime conduite, Madame, mais aussi, et surtout, l'acte touchant d'une inconnue.....

En m'excusant de la pauvreté de mes expressions et des incorrections de mon style, je prie, votre Majesté, d'agréer, mes très humbles salutations et l'hommage de mon profond respect.

JOSEPH D'ALGÉRIE.



Une Agence de Communication avec l'Invisible

A Londres, à quelques pas de la grande Cité toute emplie du bruit des affaires, un nouveau bureau s'est ouvert au mois d'avril dernier.

Il n'y a là rien en soi, à première vue, qui puisse vivement frapper l'attention ; c'en est un de plus parmi les dizaines de milliers d'autres. Et cependant le bureau de Norfolk street, le *bureau de*

Julia, représente par son fonctionnement et par le but qu'il se propose d'atteindre, la limite extrême de l'audace de l'esprit humain, car il ne vise à rien de moins qu'à établir des relations entre les morts et les vivants, et sa directrice est une morte.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte du rôle extraordinaire et de la place que le bureau de Julia cherche à prendre dans la civilisation du vingtième siècle, il importe de remonter à quelque quinze ans en arrière. Peu de temps après que l'esprit de Mlle Julia A. Ames fut entré en relation médiumnique avec le célèbre écrivain anglais William T. Stead, l'esprit de Julia, qui semble animé dans toutes ses manifestations d'un grand amour des vivants, demanda à M. Stead, dès cette époque, de fonder une sorte d'agence où pourraient entrer en communication les uns avec les autres les vivants et les morts, à la condition que des liens de l'affection la plus pure fussent les seules raisons qui les déterminassent à chercher une satisfaction du cœur si complètement hors nature dans l'état actuel de nos connaissances.

Julia déclarait en effet que le monde est plein d'esprits qui cherchent sans cesse à entrer en communication avec les aimés qu'ils ont laissés derrière eux, lorsqu'ils ont quitté leur enveloppe mortelle. Cependant, ils ne peuvent presque jamais y parvenir. Aussi, d'après Julia, la fondation d'un lieu où viendraient converger les désirs réciproques des vivants et des morts s'imposait.

C'est là l'origine du bureau de Norfolk street, ouvert par W. T. Stead après de longues hésitations qui durèrent quatorze ans. Cédant enfin aux sollicitations sans cesse renouvelées de Julia, il prit sur lui d'obtempérer aux désirs de cet esprit et n'hésita pas à braver l'étonnement et même le ridicule qu'une telle tentative devait soulever dans le monde.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous et toutes soient admis à demander un entretien avec les disparus, Julia a fixé elle-même, en qualité de directrice, les conditions d'âme et d'esprit dans lesquelles doivent se trouver ceux qui se présentent à son bureau : le seul motif qu'elle admette comme valable, est celui d'un amour sincère et licite entre le vivant et le mort, ainsi qu'une

certaine étude préalable des principaux ouvrages parus sur la survivance des esprits et la possibilité de leurs communications avec les humains.

Déjà, depuis sa fondation, le bureau de Julia a réussi à établir de nombreuses communications, dont il conserve précieusement les témoignages et, selon la forte expression de W. T. Stead, il a jeté un pont d'un bord à l'autre de la tombe.

Beaucoup se pressent dans les petites pièces de Norfolk street, aux murs recouverts de photographies d'apparitions et de matériations d'esprit. Tous et toutes viennent chercher là quelque consolation au chagrin profond des séparations cruelles, qu'ils espèrent maintenant n'être pas absolues ni complètes.

(*Le Matin*).

POURQUOI A ÉTÉ CRÉÉ LE BUREAU JULIA

Un entretien de W. T. Stead avec l'aviateur Lefebvre tué en aéroplane

Le fait de parler d'ouvrir un bureau de communication entre ce monde et le suivant, ce qui paraît à certains une proposition étonnante et fantastique, est cependant logique et pratique. Toutes les grandes religions ont été fondées d'après la conviction qu'il existe un autre monde. De nombreux documents religieux parlent du retour des âmes de l'au-delà de la tombe.

Des philosophes ont argué en faveur de la probabilité de la persistance de la personnalité après la mort. D'une façon presque générale, l'instinct de la race humaine affirme la vérité d'une existence après la mort. Mais jusqu'ici l'existence même du lieu occupé par cette vie future n'a pas été soumis à l'examen scientifique. Qu'y a-t-il alors de plus manifestement naturel que de soumettre cette grande hypothèse à une série d'expériences faites sous la garantie des plus grandes précautions ?

Les savants sont avides de rechercher s'il y a des habitants dans

Mars. Ils discutent sérieusement la possibilité d'envoyer de notre planète des signaux aux êtres qui peuvent se trouver sur cette étoile lointaine. Mais lorsque je propose que l'on s'adonne à une petite étude patiente et à des expériences destinées à s'assurer si ceux que nous avons aimés et perdus peuvent communiquer avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux, quel *tolle !*

Quels cris d'indignation et d'horreur ! Quel ridicule et quelle aberration ! C'est absurde, c'est monstrueux, c'est présomptueux et je ne sais quoi encore.

A tous ces cris, ces rires et ces insultes, je réponds qu'il est raisonnable tout au moins d'essayer. Les méthodes employées sont simples et pratiques et les résultats ont déjà plus que justifié cette tentative. C'est aussi simple que la solution de l'œuf de Colomb. L'hypothèse que toutes les religions, la plupart des philosophies et l'instinct général de l'humanité suggèrent à notre entendement est qu'après le changement que l'on appelle la mort, la personnalité survit. S'il en est ainsi, ce que nous devons faire pour démontrer la véracité de cette hypothèse est d'entrer en communication avec quelques-uns des disparus. Si cela est impossible, l'hypothèse restera quand même une hypothèse, car la personnalité peut exister malgré le manque de preuves entre eux et nous. Si, d'autre part, la communication peut être établie, ceux qui se trouvent de l'autre côté peuvent régler la question de la continuation de leur existence une fois pour toutes. L'hypothèse deviendra un fait.

Je créai donc le « bureau de Julia » pour soumettre cette question à une épreuve sévère. Le résultat a dépassé mes espérances. Au commencement, je me disais que si seulement dans un cas sur dix, j'aurais pu dire un cas sur un million, l'existence de la vie après la mort pouvait être péremptoirement démontrée, c'en serait assez pour démontrer mon initiative. Mais la moyenne des résultats heureux est de beaucoup supérieure à un cas sur dix ; elle approche davantage de cinq sur dix. C'est-à-dire que, sur dix cas dans lesquels des personnes éprouvées ont demandé au bureau de les mettre en communication avec leurs morts, au moins cinq ont déclaré qu'elles sont absolument convaincues qu'elles ont reçu des

preuves concluentes que leurs soi-disant morts sont toujours en communication consciente avec ceux qu'ils ont été forcés de quitter. En d'autres termes, le bureau a élargi la tombe pour eux, à leur grande satisfaction. Chaque personne qui désire entrer en relation avec les morts est priée de fixer elle-même, avant que le bureau accepte la tentative, les faits qu'elle considérerait comme prouvant de façon irréfutable qu'elle a été en communication directe avec le disparu. Il est surprenant de voir la confusion des pensées qui assaillent le sujet.

Nous ne faisons encore que commencer. Nous avons jeté une ligne par dessus la rivière de la mort, ligne par laquelle nous pouvons communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. C'est un commencement. Plus tard, d'autres lignes seront jetées, un pont suspendu sera graduellement construit, et le temps viendra où un pont de construction solide unira les deux rives, pont à l'aide duquel les vivants et les morts pourront établir des communications constantes et régulières. Il est impossible, vu le peu de temps dont je dispose, de décrire en détail ou même d'indiquer les preuves qui ont été données aux personnes qui se sont adressées à notre bureau. J'aurai peut-être l'occasion d'en parler une prochaine fois.

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau ; mais quelquefois les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la

petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée du jeudi 16 septembre. Le jour précédent j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le-Grand, près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit : « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire :

— Si vous allez à Châlons, je vais avec vous

M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoquait en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un mort depuis longtemps).

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff ?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire, car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en resta là.

Le jour suivant, Julia fit au cours de ses communications cette remarque : « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez. »

M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéroplane.

— Oui ; je pensais que vous le saviez.

M. W. T. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais?

— Non, pas beaucoup; mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

M. W. T. Stead. — Connaissiez-vous Bolotoff?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide?

— Je n'ai pas eu le temps de penser; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue, avez-vous conservé votre sang-froid?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur ni aucune sensation dans mon corps physique. Il me sembla que mon esprit était projeté au dehors. J'eus une sensation de rotation rapide, puis quelque chose céda soudainement et je me trouvai dans l'air, voyant au-dessous de moi mes restes mortels et l'appareil. Ce n'était pas désagréable. Je me rendis compte aussi qu'un être très puissant et qui me calmait était auprès de moi et demain ce même être essaiera d'écrire par votre main lorsque vous serez à Châlons.

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur soigneusement vérifié paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aéroplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi

tant d'épreuves et avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vint à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et à notre grand regret les essais durent être abandonnés.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer le phénomène. Quant à moi, je me contente de me porter garant de l'exactitude absolue du récit que l'on vient de lire, exactitude que confirment d'ailleurs le compte rendu sténographique ainsi que les déclarations de quatre ou cinq personnes qui entendirent cet avertissement.

W. T. Stead.

M. W.-T. Stead, qui nous communique l'article qu'on vient de lire, est, non seulement en Angleterre mais encore dans tous les pays de langue anglaise, un publiciste de haute notoriété, et pour son grand talent, pour sa culture intellectuelle, et encore et surtout pour la noble élévation de son idéal moral.

Il ne craignit pas, il y a vingt ans, d'encourir, comme rédacteur en chef de la Pall Mall Gazette, *les sévérités de la justice anglaise pour sa campagne contre la traite des blanches.*

M. W.-T. Stead a aussi combattu souvent par la plume pour une idée qui lui est chère et dont il est un des principaux protagonistes en Europe : le pacifisme.

C'est enfin un croyant sincère en l'immortalité de l'âme ; il va même jusqu'à croire que des communications sont possibles entre le monde des vivants et l'au-delà. C'est pourquoi il vient de fonder le « bureau Julia » sur lequel il nous communique les renseignements ci-dessus.

(Le Matin).



Lettre Ouverte à A. Piron

à propos de son article sur le « BIGOTISME »

Cher Esprit,

Permettez à un croyant qui ne se dit, ni chrétien, ni musulman, ni spirite, ni théosophe, de vous complimenter très sincèrement à l'occasion de votre communication, disons votre article (le mot est plus juste), sur le bigotisme spirite.

Oui, cher Esprit, je vous félicite d'avoir eu le courage de dire : « Si les spirites passent pour des illuminés, pour des fous, c'est la faute aux bigots. C'est eux qui forgent, de toutes pièces, l'arme la plus terrible qui soit : le ridicule. »

Puisse, votre cri : « Sus à eux », être entendu et susciter des énergies, non atteintes de la lèpre de notre temps — la lâcheté — et capables de démasquer enfin tous les spirites-bigots.

Comme vous l'avez dit, le bigotisme est bien le pire de tous les maux, le mortel ennemi du spiritisme après avoir été la pierre d'achoppement de toutes les croyances religieuses qui ont dominé et dominent encore, plus ou moins, les sociétés.

Pour le bigot, le sentiment religieux n'existe que dans la mise en pratique méticuleuse du rituel des religions. Je dis, des religions, parce que, pour le spirite-bigot, le spiritisme est une religion et non *la Religion*.

Cet être néfaste est à la religion ce que le brouillard du matin est au soleil qui se lève. Quand il parle de la religion, il vous fait penser au néant ; quand il vous parle de Dieu, c'est le Diable qu'il vous montre.

Généralement avare, très sévère pour les autres et rempli d'indulgence pour lui-même, le bigot jalouse tout ce qui est jeune, tout ce qui est beau, tout ce qui vibre, tout ce qui aime. Il reste froid et insensible devant les catastrophes et les malheurs sociaux.

Il explique tout en disant que les victimes ont expié les fautes commises dans une existence antérieure.

Formule très pratique permettant de ne rien trouver, dans son gousset et dans son cœur, pour soulager les malheureux.

Discuter avec lui, chercher à lui faire entendre raison, l'éclairer sur les agissements peu scrupuleux de certains médiums arrivant facilement à lui faire délier le cordon de sa bourse quand ils ne sont pas jusqu'à lui faire faire à peu près tout ce qu'ils veulent, c'est immédiatement s'aliéner sa confiance, son amitié.

Ce type de spirite est bien une plaie, et pour le spiritisme qu'il compromet, et pour l'humanité dont il paralyse les efforts dans sa course vers le bonheur. Plaie sur laquelle les dévots, à l'esprit sain, ont pour devoir d'appliquer le fer rouge s'ils ne veulent pas être contaminés par leur contact.

Je n'insiste pas quoique, sur cette question, il y ait des volumes à écrire.

J'aime à croire, cher Esprit, que vous nous ferez fréquemment l'honneur de revenir nous donner des pages aussi justement et aussi spirituellement écrites que celles qui m'ont fait vous adresser, de sincères remerciements au nom du Spiritisme, et des compliments pour votre franchise et votre hardiesse.

Croyez, que ces satires seront appréciées comme il convient par quiconque veut rendre à Dieu un culte pur, par qui veut admirer la vérité dans sa splendide nudité, par qui, enfin, veut aimer dans toute la force et toute la sublimité du mot — amour —

Boileau disait, dans son discours au Roi ;

« Le mal est qu'en rimant, ma muse un peu légère
» Nomme tout par son nom et ne saurait rien taire ;
» C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
» Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
» Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
» Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage.
» Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté.
» N'aille, du fond du puits, tirer la Vérité. »

Soyez, cher Esprit, ce censeur que sa verve encourage. Fouillez, démasquez, dénoncez. Les spirites-bigots vous maudiront, mais

vous aurez aussi, ce qui vaut beaucoup mieux, l'estime des honnêtes gens, des croyants sincères au dernier rang desquels se place votre serviteur.

Cte DE CHATELUS.

COMMUNICATION OBTENUE PAR Mlle L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Quelles angoissantes pensées étreignent mon âme, à la vue d'un spectacle aussi poignant !

Que de clameurs désespérantes, cris de souffrances et de larmes !

Et la foule bruyante, pressée, s'écoule en houle joyeuse et affairée !

Que lui importent ces discordances, lorsque brillent à ses yeux les lumières scintillantes d'une fête joyeuse, passée en bonne compagnie !

Bah les pleurs d'affamés ne parviennent point jusqu'à elle !

« Un petit sou !

« J'ai faim !!

« La charité, mon bon monsieur, ma bonne dame!!!... »

De nombreux heurts et l'on a raison, n'est-ce pas, de cette engeance désagréable, mettant à contribution la patience du piéton ! A quoi bon s'inquiéter de cette misère dégoûtante ; le contact même n'est-il pas répugnant ?

Le souci de bien recevoir ses convives, de dresser un succulent menu, n'absorbe-t-il point, suffisamment, l'esprit de ce passant arrêté l'espace d'une seconde ?

Quand donc débarrassera-t-on la terre de ces insupportables mendiants ?

Et comment concevoir une pareille audace !

Le malheureux repoussé, implore quelquefois Dieu, du fond de ce cœur meurtri, et cette prière adressée avec amour et foi porte ses fruits !

Non, âme sensible et croyante, tu ne seras point abandonnée du Créateur bon et miséricordieux. Vers toi, un rayon d'espérance et

de réconfort descendra réchauffer les membres glacés, transis, par cette atmosphère pénétrante.

Une douce image, sur toi penchée, égaiera ton âme attristée, pendant qu'un charitable terrien, amené là, exprès, fortifiera ton corps par un don qui te permettra de dissiper cette faim tenaillante, laquelle te faisait tant souffrir !

O prière ! monte, monte toujours vers ces cieux sans fin, vers ces mondes où tout n'est que douceur et joie !

Elève ma pensée ; harmonise-la en de touchantes expressions que je voudrais si éthérées !

O vous ! Etre infiniment grand, tout en moi tressaille, lorsque mon esprit se dégage de ces sphères de souffrances, pour planer au-dessus de ces misères humaines !

Attirée, cependant, par les pleurs de mes frères, je combats avec eux et leurs vices et leurs passions.

Je défends ces âmes de tous périls. Je conjure ces fléaux suspendus sur leurs têtes, en attirant, vers l'Infini, ces cœurs, les couvrant d'une aile maternelle, seule préservatrice, pour guider ses enfants dans la voie du bien, et dans le vrai sentier de la vertu.

Qu'un sentiment unanime se répande dans l'univers tout entier. Puissent les bons esprits suggérer aux malheureux déshérités, que la vraie vie, la vraie lumière s'acquièrent par une conscience pure, le désir de bien faire, la charité, et l'abnégation de soi-même, dans les petites et grandes circonstances. Par une existence de dévouement, et enfin, par l'amour en Dieu, amour immuable, grandissant avec les siècles, et par la compréhension de cette harmonie sans nom, harmonie symbolique et puissante, où se résument beautés et grandeur !

O Ciel ! ô amour infini !

MARIE BELLANGER.



Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER